

Le Soir Samedi 29 et dimanche 30 août 2020

30 livres



**Sous le ciel
des hommes**
★★★
DIANE MEUR
Sabine Wespieser
336 p., 22 €
ebook 16,99 €

Ce monde où chacun se sent en exil

Dans « Sous le ciel des hommes », les personnages de Diane Meur tentent de décrypter ce qui fait leur vie et leur aliénation. L'autrice les regarde se débattre avec tendresse et humour.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Quel est l'avenir de la femme de l'écrit que je suis dans ce monde ? C'est l'interrogation première de Diane Meur, écrivaine et traductrice, lauréate du prix Rossel en 2007 avec *Les vivants et les ombres*. L'écriture, comme la traduction, est une entreprise au long cours et notre société est celle du web, du tweet, de la rapidité, de l'éphémère, de l'obsolescence programmée. Cette question, Diane Meur y répond en écrivaine, évidemment. Par un roman. Où tout est fiction et tout est tellement réalité.

L'action se tient dans le grand-duché d'Eponne. Un micro-Etat d'opérette, certes, mais qui est un haut lieu de la finance internationale. Tout y semble calme, endormi, quiet, propre, mais ce

n'est qu'illusion. Jean-Marc fut un grand reporter et ses bouquins en ont fait un auteur en vue, mais il semble plutôt en panne, en questionnement, comme en léthargie. Et son éditeur l'incite à héberger un réfugié et à raconter cette cohabitation dans son prochain best-seller. C'est Hussein qui arrive, avec son sourire, ses attentions, son charisme, ses petits plats. Et c'est trop pour Jean-Marc.

Il y a aussi une bande d'écrivains en herbe, Isabelle, Jérôme, Cédric, Dieter, Stan et Sonia. Eux écrivent une histoire ensemble, chapitre par chapitre, qui doit s'appeler *Remonter le courant - Critique de la déraison capitaliste*. Un pamphlet qui dénonce que si la société est telle aujourd'hui, si le capitalisme, effréné avec son corollaire consumériste qui ne se soucie même plus des consommateurs, est devenu le prêt-à-penser, c'est que nous avons permis sinon voulu cette dérive. C'est que nous l'avons choisie.

Fresque sociale

Il y a encore Ghoûn, le réfugié sans papier et sans boulot, et Samira, la réfugiée qui a du boulot mais qui n'a pas de papier. Et Sylvie, la maîtresse de Jérôme, l'épouse de Bernard et la mère de Fabio, 14 ans. Et qui ne cesse de tenter de traduire les signes qu'on lui envoie, ou qu'elle s'imagine qu'on lui envoie, pour trouver des répliques et tenter d'assurer sa position carriériste. Et Eugène Wai-zer, le vieux philosophe, qui ne se remet guère de la mort de sa femme.

Voilà les acteurs d'une vaste fresque sociale où l'on retrouve les penseurs, les nantis et les précaires. Tous semblent déracinés, comme en exil de leur pays intérieur. Tous ont des désirs et des attentes. Et tous ne seront pas comblés. Les relations que certaines tissent entre eux leur permettent cependant d'évoluer : Jean-Marc retrouve sa part d'hu-

manité, Sylvie accentue son cynisme, par exemple. Et c'est dans ces relations que réside toute la tension du roman. Il ne s'y passe sans doute pas grand-chose, en matière de péripéties, de rebondissements, de cavalcades ou d'aventures et pourtant, ce livre est passionnant et jubilatoire. D'abord parce que Diane Meur l'a teinté d'humour et d'ironie. Surtout parce que ses personnages sont tellement justes, tellement vrais et inattendus à la fois qu'on les quitte à la fin du roman avec un certain vague à l'âme. Et une revigorante réflexion sur ce que nous voulons faire de la terre et du ciel des hommes.



Diane Meur nous interroge et c'est roboratif. © MARCO CASTRO.